

SOUVENIR ET PROJET. POUR UNE ONTOLOGIE DE L'ACTUALITE

Ayouba LAWANI

*Département de Sociologie-Anthropologie, Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines, Université de Parakou
lawaniayouba@yahoo.fr*

Résumé

Ressaisir la barre, tel est ce qui mobilise la présente réflexion sur une ontologie de l'actualité. Or, écrire sur l'être de l'actualité même, c'est être mu par un projet de fondation, c'est chercher aussi à renégocier notre rapport au temps ou à tout le moins à le reconstruire. C'est inviter à penser une nouvelle dialectique qui réenchante le présent en introduisant l'idée de projet. Pour ce faire, nous avons pensé qu'il faut engager sous ses diverses modalités une unification objective des expériences de soi-même pour favoriser l'essor d'un vouloir actuel commun déclinable en une reconstruction du temps actuel et en une refondation de la foi en l'avenir. Comme tel, le présent sera à la fois la marque de notre auto-révélation et la condition qui conspire constamment à redonner à la dynamique du projet humain son pouvoir générateur d'histoire. Cette subversion du présent par l'avenir, c'est-à-dire la disposition morale de notre présent, doit se façonner réellement, par la réalisation de l'unité vécue de l'expérience de soi d'abord extensée et mais ne se réduisant pas une conscience illusoire d'une mobilisation facile mais irréaliste avec le genre humain. Pour aboutir à un tel résultat nous avons utilisé la méthode d'analyse directe et celle historique.

Mots-clés : *Présent, passé, actualité, expérience de soi, temps.*

Abstract

Raising the bar is what mobilizes this reflection on an ontology of current affairs. However, to write about the very existence of current events is to be moved by a foundational project, it is also to seek to renegotiate our relationship with time or at the very least to reconstruct it. It is an invitation to think about a new dialectic which re-enchants the present by introducing the idea of a project. To do this, we thought that it is necessary to engage in its various modalities an objective unification of one's own experiences to promote the growth of a common current desire that can be translated into a reconstruction of current times and a refoundation of faith in the future. As such, the present will be both the mark of our self-revelation and the condition which constantly conspires to restore the dynamics of the human project to its generating power of history. This subversion of the present by the future, that is to say the moral disposition of our present, must be really shaped, by the realization of the lived unity of the experience of self-first extended and but not reducing an illusory awareness of an easy but unreal mobilization with humankind. To achieve such a result we used the method of direct analysis and the historical one.

Key words: *Present, past, news, self-experience, time.*

Introduction

D'une certaine façon, la conscience, comme activation du temps institué, s'est, régulièrement sinon constamment, proposé de le revivifier. Comme telle, elle est l'institution par excellence, vouée originellement à ne pas se scléroser en régime mortifère du temps actuel, contradictoirement - en deçà de celui-ci alors détruit - à la nécessité qui a requis de la vie qu'elle se règle de cette façon-là. C'est ce souci de vivication du temps présent – en tant que geste consistant à assumer le présent en son actualité comme fermant de reconnaissance lucide du conditionnement historique de l'homme - qui a armé la présente réflexion. L'idée à défendre est celle de l'homme actuel s'inaugurant comme une expérience, manifestant l'absoluité de son existence comme existence d'une négation s'imposant par sa seule nécessité. Pour ne pas faire se dissoudre la revendication actuelle spécifique de la vitalité basale d'une vie intérieur du présent, nous allons restreindre notre hypothèse à l'idée que celle-ci est le fermant pour peser durablement sur le cours de l'histoire actuelle et peut-être future. Dès lors, comment, édifier le temps actuel pour ne clore jamais notre présent dans une instantanéité sans espoir ni dans une lâche sujétion à un passé qui ne serait plus excitée par le goût de l'avenir ? Comment renégocier notre rapport au temps ou à tout le moins le reconstruire en introduisant l'idée de projet ? Pour répondre convenablement à ces interrogations, nous tenterons de jeter les bases d'une problématique de construction de l'actualité et les conditions réelles de la venue à la conscience d'une connexion immédiate de l'identité à soi formelle de l'homme et du temps actuel au sein de l'expérience multiforme de lui-même comme contenu spécifique de l'appel à peser durablement sur le cours de l'histoire. Ensuite, nous nous emploierons à montrer que l'accession de l'homme à l'humanité vraie passe nécessairement par cette réalité substantielle de l'intimité de l'homme actuel dans laquelle se déploie la vie intérieure du présent. Puis, nous finirons par la tâche qui revient à l'homme actuel – celui de révéler, par la médiation de l'effort, le visage de l'avenir.

1. L'actualité comme singularité d'une attitude

La détermination complète du mot "actualité" culmine dans un certain nombre d'indications, elles-mêmes choisies à l'intérieur d'un continuum. Nous pouvons déjà commencer par dire qu'être actuel, fait

appel à un sursaut existentiel permanent, peut-être de même type que celui que, si souvent dans leur histoire, les hommes entreprennent de réaliser en se libérant de la société dans laquelle ils vivaient. Elle semble s'accorder avec la clôture du contenu historique définitif destiné à être rempli par une époque. L'actuel, c'est donc ce qui réfléchit l'effectuation de soi pour surmonter l'évanescence en se fixant dans ce qui est. C'est qui, pour être, s'identifie dans sa différence d'avec soi comme un soi réfléchissant sa présence dans une intériorité n'ayant rapport qu'à soi. Ce qui constitue l'actuel en tant que tel, c'est le présent en tant que, et seulement en tant qu'il est la ré-flexion de soi sur un être-là. On peut comprendre le sens de l'actualité en saisissant dans celle-ci ce par quoi elle est un moment qui réconcilie l'identité à soi, du sens et la réalité, mondaine, de la différence, dans l'identification immanente de la différence pourtant reconnue comme telle. L'actualité peut, de la sorte, être comprise comme une disposition à lier l'homme de façon immédiate, hors de toute continuité supposée nécessairement par une médiation, à une substantialisation, libératrice de l'histoire passée.

Elle a donc partie liée à l'être de soi et à sa capacité à faire l'histoire indiquant par là même que c'est l'affirmation de soi qui détermine le sens de l'histoire, et, conséquemment la radicalité de la rupture. C'est la radicalité de l'exigence et du défi actuel qui détermine la force du geste fondateur. Tout dépend de notre attitude face au déjà-donné. Autrement dit, c'est le rapport à soi qui détermine notre rapport à notre temps. C'est quand s'est réalisée l'unité entre ces deux rapports qu'on dit qu'on est actuel. L'actualité a moins partie liée au temps qu'à un projet de vie dans lequel l'homme enracine son existence sous le signe d'un vouloir être et de comment il entend saisir ses virtualités. Cette appréhension qui élève l'*attitude* au rang d'absolu, lève un coin de voile sur le sens que peut avoir une réflexion sur la notion d'actualité ou d'actuel. Cette interrogation de M. Foucault est assez éclairante sur le sens de l'actualité :

« Est-ce qu'après tout l'*Aufklärung* ce n'est pas la première époque qui se nomme elle-même et qui au lieu simplement de se caractériser, selon une vieille habitude, comme période de décadence ou de prospérité, ou de splendeur ou de misère, se nomme à travers un certain événement qui relève d'une histoire générale de la pensée, de la raison et du savoir, et à l'intérieur de laquelle elle a elle-même à jouer son rôle ? » (Foucault, 1994 : 681-682).

Si l'actuel c'est le rôle que l'on joue dans une histoire prise à l'intérieur d'une histoire générale, c'est la position tenue à l'intérieur de cette dernière qui la marque ici et maintenant et peut-être pour l'avenir. C'est une forme de relation que l'on entretient avec son temps. C'est une expérience du temps dictée par notre posture ou notre imposture à l'égard de celui-ci. L'actuel est une disposition qui détermine l'être de soi en déterminant sa propre maxime. L'actuel ne peut donc être fixé dans une image pour la même raison qu'il est essentiellement à viser dans une conscience purement pensante et voulante, dans une pensée pratique qui applique dans la coexistence objective des hommes l'impératif de penser, sentir, d'agir différemment ; ce qui marque une singularité et se révèle en fin de compte comme un devoir à réaliser. Ce devoir impose une reprise en main de ce qui fait sens dans l'écoulement universel du temps et la constitution de soi-même comme expérience d'un temps.

La problématique d'une pensée de l'actualité se construit alors sur la reconnaissance, entre elles trois, la singularité d'une attitude, la manière d'être à notre temps et l'affirmation de soi, dont chacune doit saisir que les deux autres la débordent en son existence et assurent cette dernière justement par là. Cette position se démarque clairement de celle de Koselleck qui pense que toute position historique est rendue possible par deux « catégories historiques » que sont le « champ d'expérience » et « l'horizon d'attente » (2016 : p. 312). Toute philosophie critique du présent doit jeter les bases pour relégitimer le présent à partir de son projet, en particularisant l'exigence de l'originalité, son accomplissement et surtout en désubstantialisant l'histoire. Elle se comporte comme un soldat indiscipliné, il empeste les théories substantialistes et les téléologies rationnelles classiques pour que lui apparaisse distinctement la disposition morale naissante de l'histoire présente. Pour déterminer ce signe d'histoire, il est nécessaire de porter attention aux choses minuscules, à ces petits riens qui sont chargés de sens. Il faut s'adonner à un déchiffrement :

« Peu importe si la révolution d'un peuple plein d'esprit, que nous avons vu s'effectuer de nos jours, réussit ou échoue, peu importe si elle accumule misère et atrocités au point qu'un homme sensé qui la referait avec l'espoir de la mener à bien, ne se résoudrait jamais néanmoins à tenter l'expérience à ce prix, - cette révolution, dis-je, trouve quand même dans les esprits de tous les spectateurs (qui ne sont pas eux-mêmes engagés dans ce jeu) une *sympathie* d'aspiration qui frise l'enthousiasme et dont la manifestation même comportait un danger ;

cette sympathie par conséquent ne peut avoir d'autre cause qu'une disposition morale du genre humain ». (Kant, 1990 : 21)

La réception d'une idée est la révélation de ce qui est tendancielle dans l'histoire, le dévoilement du sens de l'existence. A l'échelle des valeurs une pensée a moins d'importance que la ferveur de sa réception. Livrée à elle-même, une pensée est impuissante mais poussée dans ses virtualités concrétisables à la faveur d'un enthousiasme populaire elle est susceptible d'indiquer la nouvelle trame de l'histoire actuelle ou future. Et c'est sur ce point que les projets de réhabilitations des théories font l'impasse. Elles passent sous silence la ferveur avec laquelle les pensées révolutionnaires ont été reçues; s'attachent à leur contenu historique et politique et laissent l'essentiel: le potentiel de dispositions qu'elles recèlent pour leur temps. C'est cette manière d'appréhender l'actualité comme mode de rapport à soi que se propose d'explorer cette étude.

2. L'actuel comme expérience de soi-même

L'actuel doit trouver son fondement en lui-même. Il doit être cruel envers tout ce qui s'excave pour l'alimenter. C'est en s'exigeant son propre gain que l'homme réalise son absoluité, sans dette et sans héritage. L'acte souverain, c'est le souci de soi, c'est lui également qui fonde l'ontologie de tout présent. C'est en opérant ses propres expériences, c'est-à-dire en relevant les défis advenus et non devenus que l'on se pousse vers l'universel vu comme le ferment de Soi de l'individuel. Ce dernier n'atteint l'universel que s'il porte un intérêt sur lui-même et s'assure à travers une telle disposition, d'atteindre l'être de soi dans la transcendance des particularités. Ce faisant l'homme actuel va s'avérer de façon primaire par le donné immédiat, pas en suivant un lien positif lui-même immédiat avec celui-ci, mais à travers la négativité de la médiation qui le fonde de sorte que le traitement sérieux des grandes questions se posant à son temps va médiatiser les inquiétudes d'antan comme appréhensions particulières. Il ne s'agit pas d'un processus de différenciation de l'horizon d'attente qui s'affranchit du champ d'expérience. Une telle situation entraînera inmanquablement une rupture complète, une situation inédite dans laquelle l'actuel ne sera plus articulé par rien, comme si le temps est sorti de ses gonds. Ce faisant l'on tombera dans le piège dénoncé par Hartog : « la lumière est produite par le présent lui-même, et lui seul. En ce sens (seulement), il n'y a plus ni passé ni futur, ni temps historique » (2003 : 218).

L'être de l'homme actuel doit maîtriser en pleine conscience de lui-même, la luxuriance des péripéties actuelles afin de se poser comme puissance capable de la déterminer ou limiter, c'est-à-dire de la nier. Qu'est-ce qu'il faut nier au juste? Simplement l'humain en l'homme actuel. Il semble être radicalement coulé dans le formol du passé qui annihile toute fondation anthropologique véritable. D'où la pertinence de la voie que nous suggérons, celle de l'homme actuel s'inaugurant comme une expérience, manifestant l'absoluité de son existence comme existence d'une négation s'imposant par sa seule nécessité. L'homme actuel doit être ainsi une expérience vécue, que sa puissance rend capable de remplir toutes les fins subjectives et universelles. L'homme prend place dans ces fins et constitue le lieu et le socle conditionnant le libre effort de l'Homme pour accomplir tous ses buts. C'est cette assise conditionnante qui détermine le sens et la destination de l'homme actuel.

Ainsi, la réalisation essentielle de cette singulière expérience lie très positivement l'homme à son temps, dont elle renouvelle le sens. Ce nouveau temps porteur de l'existence commune et dans lequel l'homme peut s'adonner à l'effort de son accomplissement, a bien lui-même, lui qui n'a pas une valeur absolue, une nécessité essentielle absolue en tant qu'il est indispensable à l'humanisation de l'homme actuel. Cette expérience change la valeur du temps car l'opération actée par l'actuel - que nous avons hissé au rang d'universel - est constitutive d'un vouloir neuf en chaque présent, une sorte de vote à tous temps, mais en même temps elle ancre ce vouloir dans le passé du présent encore présent. Il se produit une sorte d'absorption permanente, dans ce que l'actuel doit être, le vouloir présent vrai. Cette identification à son passé présent se renouvelant fait affirmer l'identité présente de l'actuel en effaçant les tars qui ont pu marquer son histoire présente. La teneur de ce temps exige de l'histoire actuelle un oubli - pas au risque d'être condamnée à le revivre - de tout ce qui a pu obstruer son cours.

Cette célébration du présent continu ne rabaisse pas les idéologies passées à l'expression finalement vaine de simples parenthèses négatives d'elles-mêmes, elle est d'abord une totalisation conservatrice de ce que le vouloir actuel tente de nier et qu'il considère comme structurant actuellement son existence, et qui par-là, selon lui, doit être revivifié. C'est donc une ouverture fondamentalement native ancrant et fortifiant, d'abord l'homme, le présent lui-même, pour faire de la médiation réciproque de ceux-ci l'identité à soi, comme telle solide, d'un être.

L'homme présent devient son temps et son immédiateté avec celui-ci l'oblige à vouloir être, se faire être comme celui-là, au risque de tomber dans la sclérose du présent, même de s'aliéner, mais il n'y a nulle autre voie pour s'objectiver et se réaliser véritablement. Il est vrai que, se faire temps c'est radicalement, ne pas être le temps mais il est nécessaire que l'homme se fasse comme tel afin d'enjoindre à ce temps une faculté native, - et par là-même à soi-même – indispensable à toute existence accomplie, non extravertie, qui ne marche pas en avant les yeux tournés vers l'arrière.

L'identité à soi formelle de l'homme et du temps actuel au sein de l'expérience multiforme de lui-même, fait fonder réellement cette identification à soi efficiente sur la reprise, incontestablement modifiante, dans le contenu de chaque vouloir actuel, posé par l'homme présent, du contenu des vouloirs antérieurs. L'homme actuel en s'unifiant à nouveau se réactualise aussi dans son passé, en assumant par-là celui-ci non pas en faisant sien ce passé qui ne lui appartient pas et qui est en partie celui du négatif surmonté, mais sous la forme de souvenir-usage assimilé dans l'accoutumance présente que l'homme actuel doit reconnaître afin de s'offrir les possibilités éventuelles de modification. Le présent gros de passé est porteur de changements futurs et tout volontarisme s'extasiant de sa force pour tout recommencer à zéro est voué à l'échec. Mais, les souvenir-usages ne sont pas « une vaste réserve de schèmes d'actions possibles » ainsi que le pense Hartog (2003 : 115). Ils ne sont pas une catégorie du passé. Ils désignent le passé actuel, dont les événements ont été infusés et peuvent être remémorés. Il s'agit d'une élaboration rationnelle des comportements inconscients qui ne sont plus ou pas obligatoirement présents dans notre savoir et qui sont transmis par des institutions ou des générations.

L'intégration de ces souvenir-usages au présent est une opportunité d'enrichissement et de revivification – nous le savons aussi, les cultures se nourrissent de leurs paires pour que le présent soit bien vivant. Mais, il est absolument irrationnel de se laisser envahir par tout ou une large partie de ce qui a animé le passé. De son expérience à Harvard, Adams retient la leçon amère qu'il n'a pas su éduquer la génération de 1870, car « peu de leçons du passé pouvaient être utiles à l'avenir » (2007 : 297). C'est pourquoi, il faut briser la chaîne de transmission de la culture entre les générations qui ne partagent pas les mêmes expériences du passé. Il faut reconsidérer la boucle en

désynchronisant l'expérience fondamentale de toute l'histoire passée. Il ne s'agit pas là d'une dictature du présent mais « d'un arrachement de mémoire sous la poussée conquérante et éradicatrice de l'histoire » (Nora, 1986 : XIX). Le présent doit s'interdire toute charité à l'égard de qui fut et s'en tenir à ce qui lui revient pour être ce qu'il doit être : le lieu approprié d'accomplissement des capacités et finalités de l'homme. L'intégration de souvenir-usages dans celui-ci ne l'est qu'à condition que ces derniers s'insèrent pratiquement dans l'habitude présente au service de laquelle ils se mettent désormais. Leur fonction est mesurée par les intérêts du moment. Aucune culture, même la plus béante ne peut transiger sur cette résolution fondamentale.

Les souvenir-usages pour contribuer à donner corps à un vouloir actuel doivent s'incorporer ce vouloir en tant qu'il est déjà fixé en soi comme une adaptation et concrétisation actuelles du passé. C'est comme cela que notre expérience retrouvera son immédiateté avec le temps présent et montrera avec tout le sérieux possible son affection à celui-ci. C'est cet attachement qui sous-tend et porte tout élan à faire quelque chose de grand pour son temps. Il est vrai que, submergé par l'antiquaille et bombardé de projets de réhabilitation, l'attachement au temps présent a pu se sous-estimer, voire s'oublier lui-même. La pensée sur le présent et le souci de peser durablement sur celui-ci apparaissent de ce fait comme un rêve de cerveau exalté affaiblissant ainsi ceux-ci de nos jours. Cet affaiblissement a pu sembler justifier le fait que l'identification de l'homme à son temps est moins liée, même négativement, à « une disposition morale du genre humain » (Kant, 1990 : 211), c'est-à-dire comme ce qui pouvait, non seulement accélérer la marche de notre histoire, mais même remplacer, voire fonder le sens de l'histoire générale de l'humanité.

3. L'actuel comme initiation à l'être de soi

Nous n'avons jamais compris pourquoi : « La temporalité devient le handicap décisif de l'esprit humain » (Blumenberg, 1998 : 178). On n'a jamais pensé qu'une simple identité à soi, comme telle forte, peut faire être, la disposition morale ultime de tous les temps. Qu'il soit bien entendu que cette critique insidieuse du passé donc du temps passé dans le présent n'est en rien une dévalorisation du passé : le présent doit – et il en profitera lui-même – non seulement tolérer, mais favoriser le plus possible, dans les limites de la raison remettant chaque chose à sa place,

l'animation du présent le plus ouvert à l'égard de lui-même ou de toute idéologie mortifère. Mais le soin nécessaire du présent ne saurait justifier la disqualification de tout le passé. Vouloir déconstruire le présent pour le reconstruire exige certes que l'on considère l'identification de l'homme à son temps comme fondement idéal mais cela enjoint également que la fondation réelle de l'humain, c'est l'homme lui-même institué à accomplir ses capacités et finalités propres.

Si l'accession au statut d'homme actuel implique la relation avec un certain souvenir-usage, elle n'en exige pas moins une intériorité préalable. C'est elle qui rend possible l'ouverture au passé, le lien. On ne lie que les catégories d'un même genre. Il n'existe pas entre le passé et le présent une interdépendance, le premier se pose à côté du second pour que se renouvelle la troublante dialectique de notre existence. L'accession de l'homme à l'humanité vraie, celle qui n'accepte pas les faux-fuyants, passe nécessairement par cette réalité substantielle de l'intimité de l'homme actuel, cet espace protégé de la dispersion où se déploie ce qu'on pourrait appeler la vie intérieure du présent. Ce faisant, l'homme peut se prémunir d'un gavage de mémoire tout en s'arrachant à l'oubli : « La mémoire débordée ne retient plus les faits ; elle abdique ; l'esprit, l'âme, ne réagissent plus » (Halévy, 2001 : 126). Il faut rappeler que la concentration sur l'intériorité de l'homme actuel fait échapper à l'oubli les souvenir-usages qui sont réinvestis de leurs mordants et leur confèrent une fonction symbolique.

Le présent n'admet pas les accidents, il est le sanctuaire inviolable de la conscience pleine, le lieu du retranchement et d'initiation à l'être de soi : l'essence de l'homme, son irréductible subjectivité, pour ne pas reprendre Rousseau. Le présent est à la fois la marque de notre auto-révélation et la condition et la métaphore qui définit l'homme vrai. Il conspire constamment à l'édification d'une société qui veut nous rendre notre destin. Il donne sa forme provisoire à l'histoire. Toutefois, établir le présent pour de bon, sans phare ni rétroviseur, est probablement une menace mais il n'est pas sans appel. L'image que nous donnons du temps actuel, est celle d'un présent qui prend sa place et non qui prend toute la place. Et si le présent arrivait à s'établir permanemment, l'homme cesserait d'être gouverné par le souvenir et le projet. C'est peu même de dire que nous vivons actuellement une situation analogue :

Le passé, c'est-à-dire *la mémoire* humaine, n'a plus la même emprise, au point que nos sociétés sont livrées à la versatilité de l'opinion, à l'émotion changeante, à l'urgence, toutes trois instantanées. Elles sont perpétuellement guettées par l'amnésie. Symétriquement, la part du futur, c'est-à-dire du *projet*, est réduite à peu de chose, pour ne pas dire à rien » (Guillebaud, 2006 : 346).

La perte brutale de la symbiose entre la mémoire et le présent condamne à l'oubli et à l'édification d'une société actuelle dont les anciens ont emporté pas forcément le modèle mais le secret. *Le sacre du présent*, pour reprendre Zaki (2000) expose au risque d'édifier sous la menace permanente de l'amnésie. Un présent hypertrophié aspire les deux autres dimensions du temps. Il devient envahissant, pesant et arrache les hommes à leur avenir. Il « cannibalise » le passé et le futur (Hartog, 2010 : 770), la vie. Cela justifie même l'urgence de nous arracher à un présent devenu ethnocentrique et appelle que l'homme se tire par ses propres cheveux pour se sortir de la représentation actuelle qui ne valorise pas l'attente et rétracte d'une assez sinistre manière le passé et le futur à son seul bénéfice. Nous n'avons pas la prétention d'établir l'homme actuel sur le trône de l'histoire pour qu'il s'extasie d'un règne devenu permanent ou qu'il se refuse de consentir aux sacrifices qu'exige la construction d'un à-venir. Ce qui a armé la présente réflexion est le souci pour nous, jeune génération de peser durablement sur le cours de notre histoire. Avoir un tel souci, c'est d'abord croire que les nouvelles possibilités du présent peuvent être conçues avec l'apport de matériaux anciens – qui sont reconnus comme tels –, c'est aussi et surtout, donner à l'attente du lendemain sa force mobilisatrice.

Notre projet ne promet pas une ritournelle dans laquelle se bâtit éternellement la maison du présent. C'est surtout l'incapacité de l'homme à peser sur son temps qui a pu susciter l'idée qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que la génération actuelle n'avait pas à se casser la tête puisque tout ce qui est grand et beau avait été accompli, il ne reste qu'à lire le manuel fixant les termes et les modalités d'usage de l'ayant-été. Ce faisant l'ayant-été a pris le pas sur les catégories du *novum*. Nous vivons un temps révolu mais, comme Hartog, nous ne nous plaçons « ni dans le registre de la nostalgie (d'un autre régime meilleur) ni dans celui de la dénonciation. Pas davantage dans celui d'un simple acquiescement à l'ordre présent du temps » (2012 : 16). Notre travail est à la fois critique et descriptif donc normatif. Notre temps est à édifier sous les pas de l'homme assez lucide pour ne clore jamais le présent dans une

instantanéité sans espoir ni dans une lâche sujétion à un passé qui ne serait plus excitée par le goût de l'avenir.

Ressaisir la barre, tel est ce qui mobilise la réflexion sur une ontologie de l'actualité. Ecrire sur l'être de l'actualité même, c'est être mu par un projet de fondation, c'est chercher aussi à renégocier notre rapport au temps ou à tout le moins à le reconstruire. C'est inviter aussi à penser une nouvelle dialectique qui réenchante le présent en introduisant l'idée de projet. Reconstruire le présent – pas sur les ruines du passé mais avec quelques matériaux qui s'y sont intégrés, c'est « reprendre goût à l'avenir et retrouver la capacité d'en être responsable » (Guillebaud, *Op. Cit.* : 367). Nous autres, héritiers des temps dont nous ne partageons pas la lignée, devons alors mobiliser toutes les catégories pour redonner à notre temps ce qu'on lui doit – qu'il n'aurait d'ailleurs jamais dû perdre -, c'est-à-dire son pouvoir émancipateur.

4. Être actuel, une tâche

Au regard du développement qui vient d'être fait, notre devoir consistera à construire notre temps, à nous le réapproprier afin de donner à la crainte de demain, à la dynamique du projet humain son pouvoir générateur d'histoire. Si nous voulons réellement peser sur le cours de notre histoire, il nous faut cette « cette subversion continue du présent par l'avenir qu'on peut indifféremment nommer tension, ou effort, ou élan, ou désir, ou volonté ». Elle est constitutive de notre dignité car elle mesure notre capacité à prendre conscience - la conscience que l'humanité actuelle doit prendre « l'initiative de hâter ce qu'elle attend, et de faire advenir à force de travail et de persévérance, s'appliquant sans cesse à changer la matière du présent pour la métamorphoser, et y faisant lentement comparaître, dessiné par nos efforts, le visage de l'avenir » (Grimaldi, 1993 : 145). Comment pourrait-on autrement si le temps est une dimension de notre conscience ?

Il ne s'agit même pas du temps à proprement parler mais de l'impatience du lendemain, cette sorte de viagra toujours excitant qui nous constitue comme être humain. Cette disposition qui nous soustrait à la posthistoire et nous enracine dans l'histoire. Sur cette voie la nostalgie est mauvaise conseillère. Elle a fait perdre la femme de Lot – pour s'être

coupablement retournée vers Sodome¹ - et risque de nous perdre à jamais si nous ne prenons garde. Dans la réappropriation du temps présent, il n'est pas nécessaire de nier radicalement ou récuser le passé, sauf si nous nous trouvons dans une regrettable obligation existentielle telle qu'elle nous contraint à briser le lien. Il est bien entendu que pour redonner au projet actuel sa dynamique mobilisatrice, cette purge est nécessaire, d'abord pour notre auto-affirmation de soi, ensuite pour la compréhension des défis qui se posent à notre temps.

Comme Grimaldi l'a admirablement montré dans le passage ci-dessus cité, il ne faut pas simplement théoriser une réappropriation du présent et en rester là. L'évocation ou la motivation ne peuvent suffire à faire advenir le visage de l'avenir que nous souhaitons. Car l'expression d'une volonté ne garantit pas sa réalisation ; et l'addition des déterminations ne génère pas une force surtout quand chacun attend que l'autre fasse le premier pas. Engager sous ses diverses modalités une unification objective des expériences de soi-même peut indubitablement, parce que l'homme actuel est un, favoriser l'essor d'un vouloir actuel commun déclinable en une reconstruction de notre temps et en une refondation de la foi en l'avenir. Une telle chose demande du temps – que nous n'avons pas. Le fond réalisant de cette volonté, est bien l'unité vécue de l'actuel dans ses manifestations souhaitées.

Il est nécessaire de revenir sur cela à un moment où le présent passé devient permanent et se refuse d'admettre que le ferment effectif et fort de toute existence humaine, est la conscience de soi des instruments servant à la construction de l'avenir, c'est-à-dire de l'avenir dans le présent. Que l'expérience de soi puisse être elle-même dilatée à l'échelle de notre époque permet de vivre dans le présent et comploté à échapper à l'enfermement dogmatique de l'avenir. Il n'est peut-être pas à écarter l'idée que des impondérables nous obligent à compter avec quelques mémoire-usages ; encore faudrait-il que la disposition morale de notre présent, c'est-à-dire le visage de l'avenir que nous souhaitons, se fasse réellement, par la réalisation de l'unité vécue d'abord étendue et qu'il ne se réduise pas à la conscience illusoire, favorisée de nos jours, entre autres par le temps qui nous file entre les doigts, d'une mobilisation facile mais irréaliste avec le genre humain.

¹ Cette image qui traduit « la vie figée par la fascination de l'ancien », a été empruntée à Jean-Louis Chrétien, (2000 : 156).

L'adhésion à cette idée peut légitimement faire s'interroger sur la possibilité de réalisation d'une telle expérience de soi généralisée et vécue avec la conscience qu'elle porte en avant les destins les plus apparemment irrémédiables, et, dans la prudence appelée par le doute alors si concevable, à tout le moins demander qu'on ne s'emploie pas à discréditer et affaiblir la nécessité de la réalité de l'idée du temps actuel. Il ne doit plus avoir de solution de continuité dans les temps actuels, c'est même une contradiction dans les termes. Si l'advenir réel d'un temps actuel devait un jour s'affirmer, ce ne serait pas dans la négation d'une unité vécue actuelle mais dans l'amplification singulière de l'expérience de soi, chacune d'elles en un vouloir commun. Le présent ne peut relever ses défis que par le résultat de ces expériences singulières, non pas par la volonté d'une expérience de soi. L'attachement à notre temps doit être promu et fortifié, loin de tout embrigadement. Le présent n'est certes pas la destination de l'homme actuel mais en assure la condition existentielle.

Le verdict de l'histoire ne nous a pas encore livré des cas d'époques qui ont réussi par l'expérience du seul présent. Mais, ne « faut-il vraiment regretter la fin des grandes sagas téléologiques qui structuraient autrefois les représentations les plus communes de l'histoire, nourrissant autant d'illusions que de désillusions ? » (Blocker et Haddad, 2006 : 169). L'ambition de « réaliser une rupture radicale avec la tradition » ne coïncide pas avec « la réalité d'une histoire qui ne peut jamais recommencer à partir de zéro » (Blumenberg, 1998 : 126). Pour l'instant, rien ne prouve l'advenir réel et effectif d'une telle expérience. Partout dans le monde, même en occident, les hommes sont à l'indignation résignée, à l'effectivité au premier degré. Cette situation indique que nous sommes encore à l'état de *volonté* dans l'accomplissement d'un tel dessein, il deviendra *nécessaire* avant de se révéler désormais *obligatoire* face à la prise de conscience de soi qui opère comme agent négativement dessinant la nouvelle disposition morale de notre temps. La volonté de vivre dans le présent doit d'abord sembler elle-même universelle pour que les hommes décident de quitter la possibilité pour l'effectivité.

Conclusion

Celui qui ne vit pas son temps est condamné à vivre celui des autres. Pour éviter un tel drame, l'homme doit trouver son fondement en lui-même, dans les profondeurs du présent, de sorte qu'il s'avère de

façon primaire par le donné immédiat s'inaugurant ainsi comme expérience de soi manifestant l'absoluité de son existence comme existence d'une négation s'imposant par sa seule nécessité. Une telle disposition dilatée dans une unité vécue peut révéler la disposition morale de notre présent, c'est-à-dire le visage de l'avenir que nous souhaitons – l'avenir est fixé dans le seul travail de réalisation des structures apparues dans le présent-. Cette idée déterminée d'une vie intérieure du présent est incorporable et incarnable sensiblement, à la fois théoriquement : schème ou symbole mobilisant l'imaginaire actuel, et pratiquement : modèle engageant une vie digne. A voir les projets qui nous ont précédé sur cette voie avec des intentions presque identiques mais qui sont restées à l'étape d'idées sans effectivité, simples négations idéalisantes d'une réalité existentielle particulière qui les affectât de sa médiocrité, - cela consacrait aussi la médiocrité de leur fondement réel – le fond de notre crainte est à peine touché quant à l'advenir réel de notre projet. Cela n'amoindrit pas la difficulté de le réaliser. Ce qui est important pour nous, - et qui semble d'ailleurs s'imposer à toute vie qui se refuse de s'établir dans une heureuse inertie - c'est qu'il faut que nous découvrons et affirmons les déterminations essentielles et vraies de notre vie actuelle, comme déterminations désormais réalisables par nous. Chacun jugera, en temps opportun, s'il faut entreprendre la longue marche pour atteindre le présent, de faire de la difficile expérience de soi, en la double positivité où s'ancre sa nécessaire négativité, un objectif essentiel de notre temps. Nous croyons qu'il le faut.

Références bibliographiques

Adams Henry, (2007), *L'éducation de Henry Adams*, Paris, Editions La Salamandre.

Blumenberg Hans, (1998), *La Légitimité des Temps modernes*, Paris, Gallimard.

Blocker Deborah, Haddad Elie, (2006), « Le présent comme inquiétude : temporalités, écritures du temps et actions historiographiques », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°53, pp. 164-172.

Chrétien Jean-Louis, (2000), *L'Inoubliable et l'Inespéré*, Desclée de Brouwer.

Foucault Michel, (1994), *Dits et écrits*, t. IV, Paris, Gallimard.

- Foucault Michel**, (2008) *Le Gouvernement de soi et des autres. Cours au Collège de France 1982-1983*, Hautes Études, Paris, Gallimard/Le Seuil.
- Guillebaud Jean-Claude** (2006), *Le goût de l'avenir*, Paris, Editions du Seuil.
- Grimaldi Nicolas**, (1993), *Ontologie du temps. L'attente et la rupture*, Paris, PUF.
- Hartog François**, (2003), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil.
- Hartog François**, (2012), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil.
- Hartog François**, (2010), « Historicité/régime d'historicité », in *Historiographies, II. Concepts et débats*, Paris, Gallimard.
- Halévy Daniel**, (2001), *Essai sur l'accélération de l'histoire*, Paris, Editions de Fallois.
- Kant Emmanuel** (1990), « Conflit des Facultés », in *Opuscules sur l'histoire*, Paris, GF Flammarion.
- Koselleck Reinhart** (2016), *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS.
- Nora Pierre, dir**, (1986), *Les lieux de la mémoire*, t. I, Paris, Gallimard.
- Zaki Laïdi**, (2000), *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion.